

LE CARILLON

MYL BERSAL

Edition **S** *criptea*

du même auteur :

Hécatombe pour un serment, Editions Scripta, 2013

*« Ne me juge pas par mes choix
si tu n'en connais pas les raisons. »*

*« Il n'est pas de détresse pour celui qui a terminé son
voyage, qui a abandonné tout souci, qui s'est libéré de
toutes parts, qui a rejeté tous ses biens. »*

Bouddha

I

« Salut !... Seulement onze heures ! J'aurais dormi plus tard si ce taré de voisin n'avait pas déclenché sa tondeuse pour sa pelouse merdique ! »

Un bâillement arrête cette diatribe, ouverture du ban pour l'entame d'une banale matinée dominicale, dans cette non moins banale maison à un étage, copie conforme de centaines d'autres des banlieues parisiennes : des cubes, côte à côte, au lieu de la superposition monstrueuse des tours avec, comble de ravissement, leur propre coin de chlorophylle.

Ces aimables propos sont le fait d'une toute jeune fille, jolie brunette aux longs cheveux ondulés, désordonnés par le sommeil. Les yeux, d'un marron profond, encore légèrement bouffis, mangent un visage ovale aux traits fins, un peu gâché par une moue sarcastique. Le tee-shirt qui sert de chemise de nuit ne cache pas grand-chose d'une silhouette bien proportionnée, et surtout met en évidence deux jambes galbées admirables que bien des femmes rêveraient de

posséder : un belle plante à la fleur de l'âge, qui ne doit pas passer inaperçue !...

Le contraste est saisissant avec l'autre femme présente, pâle, sans éclat, sûrement pas très vieille ; mais les épaules voutées semblent supporter un lourd fardeau. La queue de cheval à « la va que je te pousse » qui retient les cheveux décolorés, accentue le visage anguleux ; les mâchoires crispées boursouflent le contour de la bouche qui n'est plus qu'un trait, comme dans les dessins naïfs des bambins de la maternelle ; les mains rouges, qui s'escriment avec un grattoir sur un fond de marmite, et le torchon ceint autour de la taille en guise de tablier, n'agrémentent guère le tableau.

« Alors, la mère, toujours au boulot !... T'as passé un bon samedi soir devant la télé ? »

Avec un sourire moqueur la jeune fille ouvre le frigo et se sert un grand verre de lait. Elle attend la riposte de sa mère qui va éclater dans ses récriminations habituelles. Elle s'installe sur le rebord de la fenêtre, dans une attitude provocante, juste pour titiller le taux d'adrénaline du voisin. D'ailleurs la tondeuse est muette maintenant. Elle se sent en forme pour enfoncer sa mère un peu plus et croiser le fer. Du coin de l'œil, elle suit ses mouvements... La marmite récurée est posée avec brusquerie sur la gazinière ; les mains sont essuyées sur le tablier improvisé qui, arraché plus qu'ôté, atterrit sur le dossier d'une chaise. Au grand étonnement de la jeune

filles, sa mère sort de la pièce sans un mot. Une grimace de dépit déforme les lèvres, un haussement d'épaule, un soupir d'énervement : « encore un dimanche à chier ! » laisse-t-elle échapper, avant d'allumer sa première cigarette.

Elle est perdue dans une rêverie intérieure, le verre vide devant elle, quand elle voit surgir sa mère, deux sacs bourrés à la main. Sans ménagement, ils sont jetés sur la table :

« Voilà ! Toutes tes affaires sont là ! Tu te laves, tu t'habilles et tu dégages !... Tes papiers sont dans la poche intérieure, avec un billet de 200 euros, pour un aller simple vers où cela te chante.

- Ça va pas ! Tu débloques... C'est ta ménopause qui te travaille ? T'en as parlé à Jean ? Interloquée, la fille avale difficilement sa salive...

- Tu sais quel jour nous sommes, Adeline,... le 8 juin, et aujourd'hui, tu as dix-huit ans... Tu es majeure et plus que vaccinée... Je tire le rideau sur ma descendance ; je ne veux plus entendre parler de toi. Il y a quinze ans, quand ton père nous a abandonnées, j'ai trimé pour m'en sortir et t'élever convenablement. De ce côté-là, j'ai échoué ; je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi. Ne parle pas de Jean ! Tu t'en fous de lui ; tu l'as aguiché, et tu as couché avec lui uniquement pour m'atteindre, moi. La concurrence n'était pas difficile et c'est une piètre victoire pour toi. Je ne lui en veux pas. C'est un faible, mais voilà, j'y tiens... Il n'a rien et je le

garde. Toi, tu as ta belle gueule, c'est la seule chose que j'ai réussie ; tires-en profit.

- Tu as raison, je me casse. Je te laisse dans ta merde. Je serais partie de toutes manières. Je commençais à étouffer, ici. Merci quand même pour le cadeau d'anniversaire. »

Rageusement, Adeline saisit ses deux sacs et quitte le champ de bataille. Les poings crispés sur les hanches, vidée, Émilie Champlain se retrouve seule dans un silence pesant. De grosses larmes coulent sur ses joues sans qu'elle songe même à les essuyer. Les battements accélérés de son cœur résonnent dans sa poitrine mais, déjà, elle pressent la douleur sourde et lancinante qui s'insinue et qui ne la quittera plus. Même si une partie d'elle-même la pousse à rappeler sa fille, elle ne reviendra pas en arrière. Pour sa propre survie, cette amputation est nécessaire, peut-être sera-t-elle aussi salutaire à Adeline. Toutes les deux ne peuvent pas continuer à se déchirer.

Le claquement de la porte d'entrée la surprend et la ramène dans la cuisine. Machinalement, elle reprend le torchon abandonné : « Advienne que pourra »... murmure-t-elle.

II

Dans le square encore déserté, en ce début d'après-midi dominical, Adeline, assise sur un banc de bois marqué de mille et un stigmates, serments d'un soir ou insultes libératoires, essaie de retrouver ses esprits. Elle n'a cure du soleil qui enjolive les pousses naissantes. Arbustes et arbres dressent fièrement leurs branches gorgées de sève nouvelle ; certains ont déjà une frondaison abondante. L'odeur âcre du gazon tondu flotte encore dans l'air... Non peu lui importe que le beau temps arrive, promesse de chaleur et de joies. Ses yeux sont rivés sur les deux sacs avachis à ses pieds. Elle revoit sans cesse le bras rageur de sa mère les balançant vers elle. Elle n'en revient pas qu'elle ait eu le courage de la mettre à la porte. Pour Adeline, c'est un véritable camouflet. Elle était persuadée que sa mère n'était qu'une pauvre femme sans envergure acceptant passivement sa vie, la supportant comme une fatalité. Adeline lui en veut terriblement parce qu'elle est horriblement vexée. Au fond d'elle-même, elle sait que tous les torts sont de son côté et qu'elle ne fait que récolter ce qu'elle a semé, il y a des années !

Elle ne se souvient pas très bien quand elle a commencé à vouloir se venger de sa mère. Si, peut-être, à l'école primaire, quand elle prit conscience qu'elle n'avait pas de père... Combien son cœur se serrait de tristesse et de jalousie quand elle voyait des gamines se précipiter, à la fin de la classe, vers un papa qui occasionnellement venait les chercher... Son père à elle, les avait abandonnées sans explication, un beau matin, et depuis, elle n'avait plus revu sa mère sourire. Par contre, elle l'avait observée, dans un travail forcené, ne ménageant ni sa peine ni ses efforts, pour accéder à ce poste si convoité de chef de personnel, dans un magasin de grande surface... Elle y avait débuté comme simple vendeuse et cette hargne, cette volonté de s'en sortir seule, contrairement à toute attente, avait rebuté Adeline, sans qu'elle y comprenne quelque chose. D'année en année, le fossé s'était creusé entre la mère et la fille, chacune murée dans l'attente du premier pas de l'autre... Evidemment, réussir en classe eût été pour Adeline synonyme de satisfaction maternelle ; alors, délibérément, elle choisit la solution du boycott : le plaisir de ne rien faire. « Une scolarité lamentable ! ». C'était son label, piètre trophée dont elle se paraît, comme d'autres des félicitations... La bête noire des profs, celle que l'on redoute d'avoir dans la classe, la meneuse, l'effrontée, le refus de tout travail scolaire, du moindre effort... Punitons et remontrances glissaient sur elle comme sur une pente savonneuse. Elle en tirait une certaine gloriole, la petite Adeline Champlain, surtout quand elle croisait le regard éperdu de sa mère, avide de questions...

Après bien des déboires dans son CES, une orientation dans un LEP de la banlieue avoisinante allait lui permettre de rajouter un peu plus de tristes qualificatifs sur la liste glauque de son cursus. Dans ce milieu où, pratiquement, chaque élève accueilli avait des problèmes, certains se débattaient dans des situations plus dramatiques que celles d'Adeline, dans des familles éclatées : prison, alcool, vol, drogue, tout un panaché explosif, reflet de la société actuelle. Aussi l'école, rempart symbolique de l'autorité exécrée, devenait-elle alors le siège d'une fronde perpétuelle. Perdue dans cette masse, Adeline, moins traumatisée que certains, n'aurait été qu'une figurante de plus si l'atout souligné par sa mère lors de la séparation n'avait changé la donne. C'était un beau brin de fille qui s'imposait immédiatement au regard et ne laissait pas indifférent. Le droit de s'asseoir près d'elle, en classe, au self ou dans le car, était âprement disputé. Et elle en rajoutait, la belle !... Mini-jupe dévoilant des jambes fuselées, tee-shirt moult, suggérant une poitrine pleine de promesses... A cette évocation, Adeline sourit. Cela lui plaisait de voir les garçons saliver et s'exciter... Même certains profs masculins l'envoyaient en priorité au tableau, histoire de se rincer l'œil. Mais en son for intérieur – Adeline le sentait confusément – au fur et à mesure qu'augmentait son pouvoir de séduction sur la gent masculine, elle déconsidérait celle-ci. Elle paraît tous ces pauvres types de tous les défauts, étant juste bons à s'intéresser au sexe féminin, comme un objet que l'on désire puis que l'on jette, à l'instar de ce père qu'elle n'avait pas connu.

L'année de ses seize ans, elle décida de franchir le pas et de s'offrir un mec. Il fallait bien en passer par là, d'abord parce que des copines l'avaient déjà accompli et puis, c'était le seul moyen de savoir ce que c'était...

Un nouveau sourire illumine le visage renfrogné d'Adeline au rappel de la stratégie déployée pour dénicher le « coq » comme elle l'avait surnommé avec Anne-Marie, sa seule vraie copine, elle aussi, une torturée de la prime enfance, ce qui les obligeait à rejeter ce monde d'adultes, qui les avaient reçues sans qu'elles l'aient voulu. Le dévolu fut jeté sur Jérôme, dont les critères de choix furent une belle gueule, des muscles impressionnants car adepte de culturisme, et une moto... Le jour choisi fut un samedi, après une soirée en boîte... Encore aujourd'hui, Adeline ressent cette impression de gâchis et ce fort sentiment d'écœurement qu'elle avait éprouvés, en se réajustant à l'arrière de la voiture d'un copain, garée à l'écart sur le parking de la boîte. Tout s'était passé très vite, sans tendresse, sans semblant de gentillesse... Adeline ne se rappelait que ces mains qui la malaxaient sans douceur, cette bouche humide qui la parcourait, ces bredouillements incompréhensibles, cette déchirure... et le plaisir manifeste de celui qui avait pris son pied. Elle, elle n'avait rien éprouvé, si, un immense dégoût... « Dire que c'est ça, l'Amour ! » avait-elle pensé ; « c'est à ça que l'on doit d'être sur terre et d'en baver ! ». Heureusement, elle avait exigé le préservatif. C'était la seule chose positive qu'elle avait retenue des cours d'éducation sexuelle qui les amusaient tant, au collège !

Ce jeune passé qui défile dans sa tête agace Adeline ; elle n'est pas du genre à ressasser ses souvenirs comme une vieille sur le retour !... Du moins, elle veut le croire, mais le geste de sa mère l'a déstabilisée ; une gifle ne l'aurait pas cinglée autant. Elle s'étire et allume une nouvelle cigarette. Elle regarde le bout rougeoyant et entend la voix maternelle :

« Tu te bousilles la santé ! Tu verras, tes dents, ta peau, avec ce foutu tabac !

- Ça te déplaît, tant mieux ! A moi, ça me botte deux fois plus ! »

Répondait Adeline en exhalant un nuage de fumée. C'était plus fort qu'elle, il fallait qu'elle embête sa mère, qu'elle lui gâche la vie... Tiens, comme pour Jean... Adeline aspire une bouffée de sa cigarette... Elle fronce les sourcils avec l'envie d'imposer une pause à son cerveau. Aurait-elle un remords quelconque, concernant cet épisode ?... Mais le flux revient...

Jean, un brave type, un peu falot, employé communal qu'Émilie s'était décidée à installer dans la maison, environ deux ans auparavant.

Elle le fréquentait depuis plus longtemps, mais s'était toujours refusé à l'imposer à sa fille. Et puis, finalement, lassée par sa solitude, par cette lutte perpétuelle avec une Adeline toujours insatisfaite, vindicative et méchante, elle s'était jetée à l'eau. D'emblée, Adeline avait considéré Jean comme un ennemi. Sa stratégie avait été de l'ignorer totalement et de réserver ses réflexions acerbes à sa mère à qui elle en

voulait un peu plus d'avoir trouvé une échappatoire. Et puis... l'année dernière – lentement, le pied écrase le mégot venu rejoindre les autres, entraînant l'envol d'un moineau effarouché qui s'était aventuré, à la recherche de quelques graines, près du banc.

Adeline repense à cet après-midi d'automne sombre et humide ; depuis le matin, une pluie drue, continue, tombait ; le bruit des gouttes tambourinant sur les vitres, était loin d'être gai. Adeline allongée sur son lit, les écouteurs du walkman aux oreilles, se trémoussait pour rythmer le morceau de rock qui s'en échappait.

« Et merde !... » ... Le paquet de cigarettes vide, roulé en boule, atterrit sur la table de chevet, « peut-être qu'il en reste en bas, j'espère, car, avec ce foutu temps, j'ai pas envie de me coltiner le trajet jusqu'au tabac » maugréa-t-elle. Entrant en trombe dans la pièce, la musique toujours dans la tête, elle avait été toute étonnée de se trouver nez à nez avec Jean. Ce dernier, désœuvré, tournait en rond, dans la salle de séjour, dans l'impossibilité d'exploiter cette journée de repos pour travailler à l'extérieur, comme à son habitude : laver sa voiture ou bichonner le jardin. Sur le point de se détourner dédaigneusement, elle surprit son regard et comprit tout de suite... Il réagissait comme les autres à sa vue ; il est vrai que le caleçon noir et le tee-shirt moulant jouaient à merveille leur rôle de catalyseur, suggérant plus que cachant les formes ; ils ne pouvaient qu'engendrer une flambée de désirs à tout homme normalement constitué. Aussitôt l'idée s'imposa à Adeline avec force ; elle venait de concevoir un nouveau

supplice pour torturer sa mère. Elle se foutait de Jean comme de sa première chemise ; mais se collant à lui comme une sangsue sur sa proie, elle n'eut pas grand peine à l'entraîner dans son dessein diabolique. L'étreinte brève et bestiale terminée, elle se retrouva telle qu'en elle-même, indifférente à l'acte lui-même, mais cette fois, elle en tirait sa jouissance, par le mauvais tour joué à sa mère et Jean. Celui-ci était complètement anéanti... Quand il eut retrouvé ses esprits, il s'éloigna lentement, le dos voûté, vieilli de dix ans, pour regagner la chambre dont il poussa la porte. C'est là qu'Émilie le retrouva, prostré dans un fauteuil. Le soir même, il avait bouclé ses bagages et était parti ; « pour toujours ! » avait triomphé Adeline, mais la réflexion de sa mère lui avait révélé qu'elle avait pardonné à Jean ; il reviendrait s'installer à sa place à elle. Cette certitude-là lui griffait les sens. C'était une défaite pour elle. Elle comprenait maintenant pourquoi sa mère ne s'était pas manifestée, n'avait ni pleurniché ni tempêté ; c'est qu'elle avait pris la décision de la mettre à la porte. Enfermée dans son désarroi et sa peine, interpellée par une foule de questions sans réponse, Émilie avait dû ronger son frein et attendre ce 8 juin pour se délivrer de cette fille qu'elle renonçait à amadouer. Cette attitude passive avait tout d'abord déconcerté Adeline, puis l'avait poussée à être encore plus odieuse – la moindre anicroche étant ressentie comme une agression qui pourrissait de plus en plus le climat.

Adeline s'étire, les deux bras tendus vers le ciel : « Tant pis pour elle, je me sens libre désormais...

N'empêche, c'est dégueulasse ! »... pour la première fois Adeline se sent fautive car, une fraction de seconde, son cerveau a hésité entre « c'est dégueulasse » et « je suis dégueulasse ». Brusquement Adeline prend conscience qu'elle doit couper court à toutes ces réminiscences qui l'assiègent. Elle secoue la tête, rejetant en arrière la mèche rebelle qui barre son front, et pour mieux se convaincre elle se met à parler, à haute voix : « ma pauvre fille, tu déconnes à plein tube. Tu n'as pas d'autre choix que de foncer. Tu te vois, les yeux baissés, aller demander pardon à ta mère ! » A cette pensée, elle éclate d'un rire nerveux. Un rapide coup d'œil autour d'elle la rassure. Il n'y a personne. « Heureusement se dit-elle, sinon je suis mûre pour l'asile ! Allez !... Je me pointe chez Anne-Marie ; à deux, c'est bien le diable si l'on ne dégote pas une solution ! » Elle se lève, saisit ses deux sacs, donne un coup de pied rageur aux mégots écrasés, témoins de ses cogitations, et s'en va. Elle ne jette pas le moindre regard à ce qui l'entoure, son pas est assuré, ses longs cheveux se balancent au gré de la marche, son visage impassible est serein. Elle est sûre de s'en sortir.

« Eh ben, putain ! J'en reviens pas !... Aussi sec elle t'a virée. »... Anne-Marie Matthieu, assise en tailleur sur son lit, observe, effarée, son amie, affalée sur quelques coussins posés à même la moquette, dans un coin de la chambre minuscule.

- Et oui, tes vieux, tu crois les connaître et ils n'ont qu'une hâte, se débarrasser de toi. Elle va pouvoir se le chouchouter, son minable Jean, sans craindre la concurrence.

- Bon, c'est pas pour lui trouver des excuses, mais là, tu as été un peu fort ! T'avais vraiment pas besoin de ça ! Les mecs, tu les as tous, quand tu veux, comme tu veux, et, de plus, tu t'en balances ! Ça te fait ni chaud ni froid. »

Adeline sourit en voyant le nez d'Anne-Marie se pincer, et les sourcils soigneusement épilés se mettre en accent circonflexe, signe d'une intense interrogation intérieure. Anne-Marie, petite, bien proportionnée, mais avec une certaine tendance à des formes plutôt rondelettes, est une jeune fille passe-partout ; elle est agréable, avec ses cheveux châtons, coupés très courts, son sourire espiègle, et surtout des yeux noisette, très expressifs, ne cachant rien de ses sentiments intimes. Contrairement à son amie, elle s'enflamme comme une allumette, et tous les quatre matins, elle tombe éperdument amoureuse. Grâce au ciel, un caractère en or lui permet de rebondir facilement à chaque déception, d'autant plus qu'elle ne tarde guère à croiser un nouveau spécimen, dans la faune hétéroclite de leurs fréquentations.

« Tu sais bien que je ne l'ai pas expressément cherché ; c'est un concours de circonstances, se défend Adeline. Quoi qu'il en soit, je ne regrette rien, surtout, maintenant, après l'entourloupe dont elle m'a gratifié. Il faut que je trouve une solution... Au fait, je peux rester ici cette nuit ?

- Quelle question ! Le lit est assez grand pour deux. Les parents sont chez la tante à Chantilly, et avec la circulation, ils rentreront tard. De toute manière, on s'en

fout de leur permission !... Comme tu dis, on est mieux à deux pour réfléchir... Mais d'abord, as-tu mangé ?

- Non ! Et je n'ai pas faim... par contre, je vais être en manque côté cigarettes ! Y-en a, par là ?... Je sais bien que toi, tu n'as pas ce vice, tu me le répètes assez ! Anne-Marie est déjà debout près de la porte : ...

- Si tu crois que je vais enrichir ces vautours, avec, en prime ma santé qui foutrait le camp en fumée, mais t'inquiète, mon père en a toujours en réserve. Bon, je vais nous concocter un chocolat chaud avec des tartines grillées, beurre, miel, confiture... Ça te va ?

- Et les kilos en plus que tu vas choper !

- Pas le temps d'y penser. Ton histoire m'a creusée. Il faut prendre de l'énergie pour retrouver nos esprits et nous brancher sur un super plan.

- Nous ? Pourquoi « nous », c'est moi seule qui suis en cause !... J'avoue que je ne m'attendais pas à ce coup de pied en vache. Je suis encore un peu groggy... Mais toi, tu vas m'aider, là, tout de suite, et basta !

- Tu crois que tu vas te barrer et me laisser dans ce trou. Je m'y emmerde à cent sous l'heure. Si tu pars, je pars. Moi aussi j'ai dix-huit ans. Mes vieux se contrefichent de moi. Ma belle-mère m'a toujours considérée comme l'empêcheuse de tourner en rond. J'ai été la prime qu'elle a dû payer pour sortir le paquet cadeau qu'était mon père, après la mort de maman. Elle a su s'y prendre des intérêts, mais elle en a bavé aussi. Sans être aussi chiant que toi avec ta mère, je lui ai glissé quelques peaux de bananes pas du tout piquées des vers. Quant à mon père, il n'a rien compris. Il me verrait

très bien encore, avec deux nattes, des socquettes blanches, une robe aux mollets, les yeux baissés, rougissante...

A cette évocation les deux jeunes filles éclatent de rire, un rire frais et juvénile, un rire qui, peut-être, est le dernier de cette adolescence qu'elles veulent fuir. D'un revers de main Anne-Marie s'essuie les yeux :

- Allez, viens ! D'abord, la bouffe ! C'est le nerf de la guerre. »

Quelques instants plus tard, une cigarette aux lèvres, assise dans la cuisine propre et nette, Adeline commence à décompresser. Sur la toile cirée, à carreaux rouges et blancs, deux bols sont remplis d'un chocolat chaud et odorant ; l'arôme qui s'en échappe se mêle à celui du pain grillé dont les tartines s'accumulent dans la panier en osier tressé. Adeline suit, amusée, les faits et gestes d'une Anne-Marie débordante d'activité, ce qui ne l'empêche pas de parler. Elle envisage un tas de solutions, se pose des questions et y répond. Tout semble couler de source. Adeline, bercée par ce flot de paroles, ferme les yeux. Pourquoi ce ne serait pas aussi facile ? C'est si bon d'y croire.

« Eh, tu dors ? Ce n'est pas le moment ! T'as encore rien mangé... Alors, t'en penses quoi de mon plan ? »

- Excuse-moi... J'ai décroché un instant... Tu répètes ?

- Alors toi t'es gonflée ! Je me défonce le cerveau, et tu planes ! Je recommence... J'ai un pote qui a une adresse de squat à Paris ; on s'y pointe ; on nous héberge ; on trouve des petits boulots, et, à nous la vie !...

- T'emballe pas !, Adeline prend un air sérieux, je ne veux pas que tu te bousilles sur un coup de tête. T'es pas à la porte, toi ! Tu as tes parents... Moi, c'est pas pareil. Mon père était un con, et ma mère, c'est pas mieux !...

- Taratata ! Arrête de pleurer sur ton enfance. J'appelle Paulo, et toi, mange ! On a les idées plus claires avec le ventre plein. Et puis, on pourra toujours se souvenir de ces bonnes choses, toutes les fois où, qui sait, on sera obligé de se serrer la ceinture. »

Croquant à belles dents une tartine, un bol à la main, Anne-Marie est déjà dans la pièce d'à côté, où se trouve l'appareil.

Ce n'est que fort tard dans la nuit, complètement épuisées par des palabres sans fin, que les deux amies se sont endormies. Anne-Marie a fini par vaincre la résistance d'Adeline.

A deux, elles s'épauleront et se sentiront plus fortes pour aborder les problèmes épineux – de cela elles en ont tout de même conscience – qui vont se poser à elles. De toutes manières, pour Adeline, tout retour en arrière est impossible. Elle doit sauter le pas et, fataliste, elle l'accepte, positivant sur l'attrait de l'inconnu. Anne-Marie, elle, a soudain envié son amie, ne retenant que la liberté qui s'offrait à elle. Son optimisme naturel lui

dessine un avenir rose, débarrassée de tout carcan. Cela s'est imposé avec force à son esprit dès qu'Adeline a sollicité son aide, s'étant persuadée que sa survie était de tourner le dos à son train-train et de jeter aux oubliettes tout son environnement actuel.

Cheveux mêlés, plutôt à l'étroit dans le lit pas si grand que cela, elles dorment. Leur souffle est calme bien que des images doivent s'agiter derrière les paupières closes... Peut-être hésitent-elles encore à l'orée du chemin... Ce cordon ombilical qu'elles doivent couper, pour abolir définitivement leur adolescence tourmentée, résiste-t-il dans les méandres secrets de leurs rêves ?

III

« Alors, l'adresse, c'est Paulo qui vous l'a refilée !
Comment il va ? Il n'est pas resté longtemps le bougre !

- Il se débrouille », parvient à articuler Anne-Marie.

Elles sont là, toutes les deux, empruntées, avec leur sac trop lourd, leur mine fatiguée, des interrogations plein la tête. Elles fixent l'homme sans âge, assis sur une chaise bancale. A peine s'il leur a jeté un coup d'œil à travers les énormes verres épais des lunettes cerclées qui lui chaussent le nez ; de nouveau, il est penché sur le feuillet dont la lecture a été interrompue par leur entrée. Sa main gauche se crispe et se décrispe comme s'il vérifiait son bon fonctionnement ; sa main droite triture un stylo bille. D'une voix monocorde, il reprend :

« Vous avez de la chance. Vous seriez arrivées hier, je ne pouvais rien vous offrir ; aujourd'hui j'ai deux places libres, deux pauvres paumés qui ont été coincés ; ils étaient en manque, et ils ont tenté d'arracher le sac d'une vieille... les cons ! Ça veut jouer les marioles, et ça n'a rien dans le cigare ! Enfin, pour un temps, ils ont le gîte et le couvert ; pour le reste, ils vont en baver. Sûr ils ne vont pas échapper au recyclage. »

La pièce est petite, et il y règne une chaleur moite. La lumière crue, dispensée par une ampoule nue, pendouillant d'un fil noirci par des générations de chiures de mouches, ne révèle pas grand-chose. Une table en formica rouge qui sert de bureau est couverte de feuilles un seau qui sert de poubelle, déborde de papiers froissés. Dans un coin une paillasse est à moitié recouverte d'un plaid dont les couleurs ont bien pâli ; à côté, une deuxième chaise supporte quelques vêtements épars ; en équilibre instable, des piles de bouquins, posés à même le sol, figurent l'ébauche de colonnes, ornements insolites dans cet asile précaire, sanctuaire des temps modernes pour quelques déracinés.

Une tâche sombre sur le mur intrigue Adeline puis, soudain, elle comprend : c'est l'emplacement de la fenêtre qui a été murée. Voilà ce qui l'avait choquée en découvrant l'immeuble. Elle avait ressenti un étrange malaise devant cette bâtisse froide qui, d'emblée, lui avait semblé inhospitalière. En fait, la maison était aveugle ; toutes ses fenêtres, remplacées par des parpaings grisâtres, étaient autant de cicatrices qui défiguraient cette façade délabrée. La rencontre d'une maison, meurtrie par les outrages de la nature, engendre généralement pitié et sympathie, l'imaginaire la parant de tous les fastes possibles du temps de sa splendeur ; mais à celle-ci, on avait volé son âme, en lui ôtant ses yeux, empêchant la communication avec l'extérieur, et cela la rendait hostile.

Adeline sent une petite boule d'angoisse lui nouer la gorge. Avec force elle serre les poings, enfonçant ses ongles dans sa chair ; sous la douleur l'insidieuse pensée fuit. L'homme reprend son monologue :

« Vous vous installerez au numéro 23. On a déjà quelqu'un. A mon avis, va pas rester des masses. Il est bouffé jusqu'à la moelle par sa putain de drogue... Au fait, vous en tâtez ? Les yeux de hibou les scrute, inquisiteurs.

- Non ! L'ensemble est parfait.

- Tant mieux pour vous. Les mains reprennent leur incessante mimique. Moi, je m'en balance ; c'est chacun pour soi ; chacun est maître de sa foutue vie. J'essaie de gérer ; il faut un semblant d'ordre, si non, c'est le chaos. C'est simpliste, mais certains sont tellement à côté de la plaque que, si on ne les soutient pas, ils seraient depuis longtemps de véritables épaves ou au cimetière. Cette mini-structure, complètement anachronique, n'est qu'un ballon d'oxygène. J'y crois et c'est pourquoi je continue à m'y coller. Alors... que vous vous foutiez en l'air, je m'en branle... mais je préviens toujours, c'est plus dur quand on est dépendant de cette saloperie qui coûte cher. Au fait, il faut verser à la caisse commune deux cents euros par mois ou cent euros la quinzaine. C'est le minimum pour maintenir l'électricité, l'eau, les chiottes. Tout est squatté. C'est pas mal. On a des as de la bricole. Un seul mois de retard est autorisé ; ici, ce n'est qu'une zone de passage ; moins vous y resterez et mieux ce sera pour vous. Vous me donnez vos prénoms...

- Moi, Anne-Marie et elle, Adeline.

L'homme prend un grand carton rempli de cases. Avec une grosse gomme, il efface deux grigris et, avec un crayon, il en inscrit deux autres.

- C'est tout ce que je veux savoir de vous. Vous avez vu les deux paumés comme ils ont disparu ; c'est bien le crayon, aucune trace... Au fait, moi c'est Jo.

- Merci pour votre accueil...

Adeline n'achève pas sa phrase car l'homme a haussé les épaules ; elle avale sa salive et reprend :

- Y a-t-il des possibilités de travail ?

Jo jette son crayon, saisit son stylo et la détaille...

- T'es bien roulée ! Le tapin ! Tu feras un tabac !

Anne-Marie qui depuis le début, n'a pipé mot, se réveille et l'apostrophe vertement :

- Merci du conseil. Pour ça c'est pas compliqué ; on est capables de trouver seules. C'est l'avantage d'être filles même si, de plus en plus, on est concurrencées par les mecs... Ce genre de réponses, on s'en bassine !

Jo, un peu surpris, a stoppé son incessant mouvement et esquisse un sourire en considérant l'air courroucé d'Anne-Marie ; avec un soupir, il ajoute :

- C'est bien d'avoir du caractère. T'as encore toutes tes illusions. Moi, y a longtemps que je les ai perdues. Des petits boulots, il y en a, mais... m'étonnerait beaucoup que tu sois pas obligée de t'allonger, un jour ou l'autre... C'est moche, mais c'est comme ça... et souvent t'as pas le choix. Enfin, ce que j'en pense importe peu. Installez-vous, remettez-vous. Ce qui vous attend n'est

pas rose, si vous persistez... car il y a toujours le retour à la case départ, comme dernier recours. Demain, je vous passerai la liste des possibilités de travail, des possibilités propres, vraies, sur le papier. Après, ce n'est plus de mon ressort. Allez, bonne chance, les filles ! »

Jo s'est replongé dans ses problèmes.

« Qu'en penses-tu ?

Adeline, écroulée sur la paille de la chambre 23 interroge Anne-Marie. Cette dernière est en train de prendre possession de leur minuscule carré de survie. Elle soulève les pailles, vérifie comment fonctionne le camping gaz installé sur un tabouret, grimace en voyant la cuvette en plastique bien crasseuse et la casserole bosselée.

- Rien ! J'en pense rien... Je constate. C'est cracra mais il faut faire avec. On ne peut pas retourner en arrière et abandonner à la première difficulté. Tu t'attendais à quoi?... à une réception, avec champagne et tapis rouge...

- T'es vraiment formidable. Tu as un cran incroyable !

Anne-Marie arrête son va et vient, réfléchit et murmure :

- C'est pas une question de cran. Nous n'avons pas d'autre choix. T'as entendu les parents comme ils ont réagi ?...

- Ils ont été plus sympas que ma mère. Après avoir pris ton scoop en pleine poire, ils ont tenté de te retenir.

- Oui, d'accord !... La belle-mère en a même été de ses larmes de crocodile... seulement, quand ils ont compris que c'était du ferme et pas un gadget de prix unique pour les emmerder, c'est tout juste s'ils n'ont pas ouvert la porte !...

- Tu exagères, ton père avait vraiment de la peine. Je crois qu'il se bilait pour toi.

- Tu parles ! Toute sa vie, il a eu la trouille... Alors voir sa fille partir, le sac au dos, sans sécu, bonjour la tremblote

- En tout cas, il a été plus généreux que ma mère : deux cent balles pour solde de tout compte !

- Tant mieux s'il s'est défoncé en me glissant cette enveloppe dans la poche ; même si c'est pour sa conscience, ça nous rend service ; on peut voir venir.

- Au fait, comme dirait monsieur Jo, tu t'es décidée pour cet hôtel sans étoile ?

- Déconne pas ! Rien qu'à l'idée de leur « on t'avait prévenu »... je meurs. On a un toit ; on peut se laver ; manger chaud ; personne pour nous engueuler : c'est pas beau, ça !... Allez, bouge-toi. Plus de pleurs sur ce que tu avais et ce que tu n'as plus !

Un peu vexée, Adeline se lève et s'exclame :

- T'es bête ! Je m'en fous d'hier ; c'est aujourd'hui que je nais. On va déjà nettoyer cette piaule ; ça pue !

- A la bonne heure ! Opération première : demander où dénicher un balai, de la javelle, du savon...

- A l'épicerie du coin de la deuxième rue, à droite – leur répond ironiquement un jeune garçon, en jean douteux et au crâne rasé, à qui elles ont posé la question, et d'ajouter :

- C'est pas courant ici une telle demande.

- On t'a pas sonné, pour les conseils. Si on se choute à monsieur Propre, c'est notre affaire. Merci du tuyau !... Mais de quoi je me mêle !

Anne-Marie, furieuse, marche à grandes enjambées sur le trottoir ; le fou rire s'est emparé d'Adeline qui la suit...

« ... Impayable cette Anne-Marie, se dit-elle, heureusement qu'elle est avec moi ! »